Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 62 (1958)

Artikel: La vertu a l'époque de Françoise Sagan
Autor: Schaller, J.P.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-558746

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA VERTU
A L'ÉPOQUE DE FRANÇOISE SAGAN

par

J. P. SCHALLER
(Dr. théol.)

LA VERTU

A L'ÉPOQUE DE FRANÇOISE SAGAN

Après la mort de Colette, ce fut à Jean Cocteau que revint l'honneur d'occuper le fauteuil vacant à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. L'homme de lettres, rendant alors hommage à celle qu'il remplaçait, disait : « Sans doute faut-il saluer en Madame Colette la libératrice d'une psychologie féminine amputée par les scrupules de Mme de Clèves... et sans doute, en renonçant à l'orgueil qui fait ces dames mettre leur vertu bien haut, Madame Colette a-t-elle changé la vertu de place et ouvert des horizons plus subtils et plus vastes que le rectangle d'un ciel de lit » [1].

Cocteau, avec son esprit pétillant mais moqueur, faisait donc un peu le procès de la vertu si estimée au XVIIe siècle. C'est qu'à notre époque le terme « vertu » semble en effet devenir légèrement vieillot, désuet, et même on risque de percevoir quelque couleur hypocrite dans ce mot que cependant toute morale valable conserve fidèlement. D'ailleurs l'exemple choisi par Jean Cocteau n'est pas heureux du tout, car la Princesse de Clèves est un type modèle de sincérité. D'aucune manière Madame de La Fayette ne laisse supposer quelque jeu ou quelque simulation dans l'attitude de son héroïne. Il faut même remarquer qu'aujourd'hui on réédite partout ce vieux roman classique, véritablement édifiant : mais, une fois de plus, « édifier les autres » est devenu une locution qu'on ne peut, de nos jours, employer qu'avec de multiples réserves, afin d'éviter divers sourires sceptiques... Car immédiatement on songe à quelque dévote, que la nature a peu avantagée, se rendant très matin à l'église, moins pour prier le Seigneur que pour papoter avec des compagnes à la sortie du sanctuaire.

Mais telle ne fut pas Madame de Clèves. Elle était d'abord remarquablement belle : et donc sa vertu sera mise d'autant plus à l'épreuve. « Il parut alors une beauté à la cour, qui attira les yeux de tout le monde, et l'on doit croire que c'était une beauté

1 Le Discours de l'Académicien fut publié par le « Figaro littéraire », le 8 octobre 1955 (N° 494).

parfaite, puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où l'on était si accoutumé à voir de belles personnes ». La mère de cette exquise créature, Madame de Chartres, était veuve : « elle avait donné ses soins à l'éducation de sa fille ; mais elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit et sa beauté : elle songea aussi à lui donner de la vertu et à la lui rendre aimable ». Donc il ne s'agit pas ici de cette vertu pénible aux autres tant elle est constamment moralisante. Il y a chez Madame de Clèves une vertu aimable. Et lorsque la jeune fille se mêlera à la cour, sa mère continuera de veiller sur elle plus que jamais, et pour cause : « Madame de Chartres, qui avait eu tant d'application pour inspirer la vertu à sa fille, ne discontinua pas de prendre les mêmes soins dans un lieu où ils étaient si nécessaires, et où il y avait tant d'exemples si dangereux. L'ambition et la galanterie étaient l'âme de cette cour, et occupaient également les hommes et les femmes. Il y avait tant d'intérêts et tant de cabales différentes, et les dames y avaient tant de part, que l'amour était toujours mêlé aux affaires, et les affaires à l'amour ».

On devine par ces textes que le terme « vertu » n'a ici rien de désobligeant ni rien de mensonger. Et Cocteau est bien injuste en préférant la vertu de Colette aux scrupules de Madame de Clèves. Lorsque cette dernière, se dérobant aux assiduités de Monsieur de Nemours, termine ses jours dans la retraite, elle fut encore et toujours un modèle à suivre, puisque Madame de La Fayette achève son ouvrage en écrivant : « et sa vie, qui fut assez courte, laissa des exemples de vertu inimitables ».

Ainsi n'a-t-on pas le droit de faire le procès de la vertu au nom d'un prétendu masque qu'elle poserait sur les visages, cachant plus de vices que de qualités. Il y a vingt-cinq ans que Paul Valéry s'écriait : « *Vertu,* Messieurs, ce mot *vertu* est mort ». Cette exclamation ne rencontre d'écho ni chez les philosophes, s'occupant d'éthique, ni chez les théologiens, étudiant la morale, ni chez toute âme bien née qui sait conserver à un mot son sens précis.

Définition

On a dit que c'était faute de revenir aux définitions que la plupart des discussions s'embrouillent. Il faut donc se demander ce qu'est exactement la vertu. Les réponses sont variées. Déjà le vieil Homère et Pindare, les Pythagoriciens et Socrate, Platon et Aristote parlaient de la vertu. Les écrivains chrétiens, au temps des Pères comme de la Scolastique, ont développé ce sujet. Pour Thomas d'Aquin, s'inspirant de la sagesse grecque, la vertu est la disposition d'un être à se comporter conformément à sa nature.

Cette conformité contient la notion du bien, car la bonté de l'être consiste pour chacun à se réaliser convenablement, dans le sens de sa nature. Dès lors la vertu est une qualité de l'esprit, ou de la volonté, ou de l'affectivité, qui rend la vie droite. Un moraliste moderne dira que « la vertu est un état durable qui perfectionne la force de l'âme et l'incline à la pratique du bien ». Et pour le commun des gens la vertu est « l'état de l'homme vivant de façon exemplaire ».

Que l'on vive au moyen âge ou déjà dans l'antiquité, à la cour du Roi Soleil ou au siècle de Colette, la vertu est donc toujours quelque chose d'estimable, qui ne dépend pas directement de contingences extérieures. Le charbonnier peut demeurer vertueux aussi bien que le prince. L'analphabète sera vertueux ou ne le sera pas, tout comme le savant. L'adulte et l'enfant ont chacun leurs vertus à pratiquer. L'essentiel est d'agir conformément à sa nature, même de perfectionner celle-ci, mais en tout cas il ne faut jamais jouer avec elle.

Donc si parfois des gens, se prétendant vertueux, deviennent antipathiques à leur entourage, c'est qu'ils ont déformé la vertu : et ce sont eux qui en portent la responsabilité. Mais la vertu comme telle n'est aucunement coupable ! La Princesse de Clèves n'aurait jamais pu approuver l'histoire amoureuse du roman de Colette : « *Le blé en herbe* », car objectivement l'adolescent, qui en est le héros, n'agit pas conformément à la nature de son âge. Le jeune Philippe, « enfermé dans son précoce amour comme un prince orphelin dans un palais trop vaste », ne prend pas le chemin de la vertu, envoûté qu'il est par une femme mûre qui troublera coupablement l'adolescent. Cette femme, quoi qu'en dise Cocteau, n'a pas mis sa vertu bien haut... Elle ne l'a même pas rendue aimable, car l'amabilité veut qu'on ne manque pas de courtoisie pour diriger les autres vers le bien. Elle n'entend pas qu'on les rende frivoles sous le prétexte de les charmer.

Ce n'est pas à cause de certains abus qu'on a le droit d'affirmer que la vertu est morte au XXe siècle. Il importe simplement d'en rappeler les propriétés. D'ailleurs de nos jours il y a encore, heureusement, des rapports sur les prix de vertu. Il faut se réjouir, en pareille occasion, d'entendre le Prince de Broglie dire dans un Discours prononcé à la séance publique annuelle de l'Académie française, le jeudi 10 janvier 1946 : « La vertu peut se rencontrer dans toutes les classes sociales, à tous les degrés de l'instruction et de la fortune. Ce serait un paradoxe de soutenir que les personnes cultivées ou adonnées aux travaux de l'esprit ne savent pas être vertueuses... La conscience professionnelle d'un modeste ouvrier ou le dévouement d'une humble servante sont de la même nature que la probité intellectuelle d'un grand penseur ou la sage

pondération d'un puissant conducteur de peuples, tout comme l'eau qui murmure dans un étroit ruisseau est de la même nature que celle qui coule à pleins bords dans le lit majestueux d'un grand fleuve » [1].

Désir actuel de sincérité

Les paroles de Louis de Broglie ont montré que la vertu pouvait être familière à chacun. Ce n'est pas une disposition mystérieuse réservée à un petit groupe d'initiés. C'est d'ailleurs sans doute cette manière d'isoler la vertu qui a rendu celle-ci parfois antipathique. On s'est trop habitué à imaginer le personnage vertueux vivant hors de la communauté, trônant dans une perfection que n'atteint pas le commun des mortels. Voilà pourquoi peut-être la jeunesse aujourd'hui n'emploie plus le mot « vertu ». Il paraît démodé. Et même certains jeunes gens et certaines jeunes filles s'en voudraient d'être appelés vertueux ! Les grandes personnes, les gens dits raisonnables, les accusent volontiers de n'avoir plus de principes et d'être une jeunesse dissipée si pas dévoyée. Comment dès lors pourrait-on découvrir la vertu chez cette génération si peu courtoise, et même dévergondée ?

Ces accusations révèlent une ignorance manifeste du problème. La jeunesse sait encore être vertueuse : elle a besoin de le demeurer plus encore peut-être que ses aînés. Michel de Saint-Pierre a écrit avec force : « La jeunesse moderne a un sacré mérite quand elle fait ses projets d'avenir : la lecture des journaux lui montre qu'elle est à chaque instant menacée d'une destruction totale, non seulement dans sa peau, mais dans sa race et dans ses œuvres !... Jamais on n'a tant exigé de la jeunesse à aucune époque de l'histoire... » [2]. C'est là un aspect des choses que les moralistes oublient aisément de nos jours. On accuse facilement : mais pense-t-on dans quel climat vivent actuellement garçons et filles ? Quand on leur parle de ce qu'on a toujours nommé la vertu d'épargne, ils sourient : et s'ils sont étrangers, ils vous rappellent que vous êtes Suisse... Les guerres et l'inflation habituent à dépenser sans mettre de côté : car l'argent ne vaudra bientôt plus ce qu'il vaut aujourd'hui. Inévitablement la vertu, ici, subit l'influence de l'époque. Mais de là il serait insensé de conclure que la jeunesse ignore toute vertu.

Ce n'est pas simplement d'ailleurs parce que la vertu, faussement, paraît réservée à un petit groupe de gens austères et sévères

1 Louis de Broglie : *Savants et découvertes*. Paris, Albin Michel, 1951, p. 388 et p. 391.

2 Michel de Saint-Pierre : *Les Ecrivains*. Paris, Calmann-Lévy, 1957, p. 243.

que la jeunesse abandonne ce terme. Le mot vertu est pénible à beaucoup parce qu'il a servi trop souvent à cacher l'hypocrisie et la flatterie. Or c'est une qualité de la jeunesse actuelle de déclarer la guerre à la simulation. Seulement à cet âge on tombe promptement dans l'excès et par souci de sincérité on oublie parfois la mesure et la courtoisie. De tout temps les moralistes ont enseigné que le propre de la vertu est d'éviter l'excès et le défaut, et de demeurer dans le juste milieu. Or la jeunesse croit de bon ton de critiquer cette exacte mesure, mais la même jeunesse se lasse bien vite, sans oser l'avouer, des excès commis. C'est être naïf que d'imaginer que toute jeune fille ressemble ou désire ressembler à Françoise Sagan, ou à une Pamela Moore ou à une Eveline Mahyère. Cette dernière se suicida après avoir écrit son unique roman [1]. Son frère assura que sa sœur s'était tuée par rage d'absolu.

Il n'y a pas de doute que dans toute cette jeune littérature déprimante existe, malgré tout, une soif étonnante d'absolu. Et c'est là souvent que réside la grande misère de la jeunesse actuelle : elle ne rencontre pas d'écho, dans un monde cynique, à son désir de goûter un bonheur d'où toute mesquinerie serait complètement absente. Par ses romans Françoise Sagan traduit l'ennui, la lassitude et la fatigue d'une certaine jeunesse. Avec une ironie mordante l'auteur écrit que la grande marotte des femmes est de vouloir être indispensable [2]. Est-il exact d'appeler cela une marotte alors que dans le fond c'est un désir légitime et vertueux ? On veut sentir que sa vie a un sens profond tant on est utile aux autres. Mais si l'on disait à Mlle Sagan que cette tendance est vertueuse, elle pousserait de hauts cris !

Pamela Moore, jeune Américaine de dix-neuf ans, exprime la vanité, dans un roman qui fit grand bruit, de ce qu'elle croyait lui apporter le bonheur. L'alcool et les aventures amoureuses, même poussées jusqu'au sadisme, n'ont fait que décevoir cette compagnie agitée de jeunes noceurs d'outre-mer. On se réfugie alors dans le suicide, dans une totale indifférence ou dans quelque névrose [3]. Et pourtant il faut reconnaître et répéter que ces tristes romans expriment indéniablement une soif d'absolu et un besoin de sincérité. Est-ce que les grandes personnes viennent assez à la rencontre de ce besoin ?

Jules Romains fait dire à un de ses héros quelques mots très précis, qui résument singulièrement la souffrance de la jeunesse actuelle. C'est un jeune homme qui parle, avec un ton qui sent la

1 Ce lamentable ouvrage s'intitule : *Je jure de m'éblouir*. Paris, Buchet-Chastel, 1958 (Corrêa).

2 Françoise Sagan : *Dans un mois, dans un an*. Paris, Julliard, 1957, p. 30.

3 Pamela Moore : *Chocolates for breakfast*. Paris, Julliard, 1956, traduit de l'américain par F. M. Watkins.

révolte : « Nous avions plutôt l'impression d'accepter, faute de mieux, une sorte de campement provisoire dans une société qui n'avait pas été prévue pour nous, et dont les règles ne pouvaient pas sérieusement nous concerner »[1]. Ce procès, fait par un être jeune à une humanité où il se sent étranger, est douloureux : mais dans des pays qui connaissent des guerres successives et de constants changements de régimes, tout paraît en effet un campement provisoire. La vertu est difficile à pratiquer lorsqu'on est entouré de provisoire et de relatif, alors qu'au fond de son cœur on désire du définitif, de l'absolu, ou au moins une certaine stabilité.

Les journaux littéraires ont publié fréquemment, ces dernières années, des résultats d'enquêtes cherchant à savoir ce que lisent de préférence les jeunes gens et les jeunes filles. On a même mené de pareilles enquêtes auprès de la jeunesse étrangère s'intéressant à la littérature française. Or il est surprenant de constater que les auteurs les plus demandés et les plus lus sont, en tête de listes, Saint-Exupéry, Bernanos et Alain-Fournier. Il est indéniable que la vertu trouve chez Saint-Exupéry un magnifique défenseur, même si l'auteur n'emploie pas le mot comme tel. Bernanos, à son tour, présente l'art de réaliser sa vie, malgré tous les complexes et tous les penchants morbides dont on pourrait souffrir. Et Alain-Fournier dresse un Grand Meaulnes qui apporte une petite note discrètement tendre, ne semblant guère correspondre à cette génération que l'écran présente comme une graine de violence ayant la fureur de vivre... Ces enquêtes révèlent combien on juge souvent mal la jeune génération capable d'héroïques vertus, mais demandant plutôt que ce monde inconfortable pour elle la prenne apparemment pour une troupe turbulente et superficielle !

On cache sous un certain sourire l'effroi de dire bonjour tristesse. Malheur à ceux qui n'ont pas deviné ce que recèle ce tragique sourire !

Aventurer la vie

Ce qui agace encore les gens de notre siècle dans le mot « vertu » est certainement le fait que cette notion de morale laisse entendre, bien à tort, une certaine platitude, même un brin de capitulation devant la vie. On croit que les gens vertueux sont ceux qui se laissent aller, qui ne bercent aucun rêve dépassant la routine banale du quotidien et qui s'embourgeoisent dans un confort que la jeunesse spécialement n'estime pas. Alors qu'au contraire la vertu, enseignaient les philosophes médiévaux, est là pour perfectionner

1 Jules Romains : *Le fils de Jerphanion*. Paris, Flammarion, 1956, p. 28.

toutes les puissances de l'homme, tous ses appétits rationnels ou inférieurs. C'était en partant de cette optique-là qu'on arriva à la division des quatre vertus cardinales. On voulait un homme complet, capable d'héroïsme sans tomber dans la griserie et capable de mesure sans pactiser avec la mollesse.

Chez Saint-Exupéry il y a essentiellement cet équilibre qui permet tous les enthousiasmes. Or les enquêtes littéraires ont révélé que cet auteur est l'idole précisément de la jeunesse actuelle. Donc cela prouve que celle-ci est encore très capable d'être vertueuse. Et pour cette génération que l'on dit éblouie par la technique et ne rêvant que d'un monde matérialiste, Saint-Exupéry représente exactement le contraire de ce monde terre à terre. N'a-t-il pas écrit un jour : « On ne peut plus vivre de frigidaires, de politique, de bilans et de mots croisés, voyez-vous ! On ne peut plus ! On ne peut plus vivre sans poésie, couleur ni amour. Rien qu'à entendre un chant villageois du XVe siècle, on mesure la pente descendue. Il ne reste rien que la voix du robot de la propagande... » ? Le célèbre aviateur refuse par conséquent un univers où tout serait réduit à l'automatisme ou au moteur. Et même si on ne peut plus se passer de technique, il faut conserver une place à l'affectivité : « Je crois que viendra le jour où, lorsque nous souffrirons sans savoir pourquoi, nous nous confierons à des physiciens qui, sans même nous interroger, nous tireront une seringue de sang, en déduisant quelques constantes qu'ils multiplieront les unes par les autres ; après quoi, ayant consulté une table de logarithmes, ils nous guériront par une pilule. Et cependant, lorsque je souffrirai, je m'adresserai provisoirement à tel vieux médecin de campagne qui m'observera du coin de l'œil, me tapotera le ventre, collera contre mes épaules un vieux mouchoir, au travers duquel il écoutera, puis qui toussera un peu, allumera sa pipe, se frottera le menton, et me sourira pour mieux me guérir » [1].

Voilà donc pour quel auteur et quel idéal la jeunesse se passionne. Et on appelle cependant ces jeunes gens et ces jeunes filles des tricheurs, parce que certains films s'en vont chercher au quartier Latin ou en Amérique des cas individuels qui ne représentent assurément pas toute une génération. Au contraire une grande partie de la jeunesse ne sympathise pas aujourd'hui avec les tricheurs, avec ceux qui jouent, avec ceux qui ne vivent que de ruses ou de ce qu'on nomme communément les « coups tordus ». Et on a raison de parler également des anti-tricheurs : ils sont nombreux. Seulement cette jeunesse qui triche ne veut pas toujours se montrer telle qu'elle est en réalité. C'est une fausse prudence qui est le

1 Antoine de Saint-Exupéry : *Un sens à la vie*. Paris, Gallimard, 1956. Textes inédits, recueillis et présentés par Claude Reynal, p. 226 et pp. 258-259.

propre de cet âge, mais qui est d'autant plus accusée du fait qu'aujourd'hui on se moque si aisément de ceux qui bercent un idéal sortant de la banalité. Combien de fils et de filles portent un masque en famille ! Et ce sera auprès d'un étranger, d'un médecin, d'un ecclésiastique ou d'un confident plus âgé que tout à coup le masque tombera et laissera voir la profonde souffrance causée par l'incompréhension de l'entourage. Plus que jamais il faut se garder de juger la jeunesse sur les apparences. Avec une extrême circonspection, lorsqu'on a deviné quelque douleur cachée, on tâchera d'y remédier sans avoir l'air de s'en occuper directement.

Un fait digne d'attention est que les enquêtes, menées pour découvrir les auteurs préférés par la jeunesse actuelle, ont encore cherché à déterminer quels livres occupaient la première place parmi les œuvres des écrivains. Or pour Saint-Exupéry c'est le *Petit Prince* qui obtint le plus de sympathie. Pourtant c'est un récit qui est un pur fruit d'imagination, éloigné considérablement de tout ce qui regarde les découvertes techniques, les bouleversantes réalisations des physiciens ou des chimistes. « On ne connaît que les choses que l'on apprivoise, dit le renard. Les hommes n'ont plus le temps de rien connaître. Ils achètent des choses toutes faites chez les marchands. Mais comme il n'existe point de marchands d'amis, les hommes n'ont plus d'amis. Si tu veux un ami, apprivoise-moi ! ». Et le petit Prince veut des précisions : « Qu'est-ce que signifie « apprivoiser » ? C'est une chose trop oubliée, dit le renard. Ça signifie « créer des liens »... Si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde... » [1].

La génération de Françoise Sagan a donc besoin de créer des liens... Mais de tout temps la vertu a cherché à établir ces liens, que ce soit avec Dieu, avec les autres ou avec soi-même. La vertu, rendant nos actes bons, apprivoise la vie : et la jeunesse veut cela, même si elle se flatte d'ignorer le terme « vertu » ! Or dans un monde très matérialisé, l'apprivoisement est extrêmement difficile.

A ce propos on songe au film de Jacques Tati : « *Mon oncle* », que certains esprits superficiels ont pris pour une histoire comique alors qu'il est en fait un récit tragique. La désolation du petit garçon vivant dans un confort accablant lui fait souhaiter l'aimable négligence et la gaieté franche et désinvolte de son oncle. Ce garçonnet-là aimera plus tard également lire et relire le *Petit Prince*. Et il se réfugiera aussi dans la maison de Frantz, un peu comme Augustin Meaulnes avait hâte de le faire. Chez tous ces héros de films et de romans il y a un phénomène de fuite devant

1 Saint-Exupéry : *Le Petit Prince*. New-York, Reynal et Hitchcock, 1943, p. 66 et p. 67.

l'amère réalité, tel que les médecins le décèlent fréquemment chez plus d'un patient aujourd'hui. L'actuelle jeunesse veut bien pratiquer la vertu : mais elle n'accordera pas aisément sa confiance à ce que le monde a toujours nommé vertueux. Car les grandes personnes ont rendu pesante cette existence où il faut sans cesse se méfier. Et si on accuse la vertu, c'est qu'on a abusé de ce terme. Mais pour autant, sous une autre forme, jeunes filles et jeunes gens ont encore soif d'une vertu solide et sincère.

Pierre Gaxotte, s'élevant contre le monde où l'on triche, écrivait : « La malédiction propre à notre temps est que jamais on n'a autant parlé de morale et jamais commis plus d'atrocités. Jamais on n'a invoqué autant de dogmes humanitaires et donné si ouvertement raison à la violence, jamais on n'a trouvé de si belles paroles pour envelopper des actions aussi viles, jamais on n'a aussi cyniquement identifié faiblesse et culpabilité, force et vertu... On triche aujourd'hui, on vole, on trompe, on dépouille, on opprime en distribuant à la ronde des leçons d'honnêteté, de désintéressement, de grandeur d'âme et d'amour du prochain » [1]. C'est cet odieux mensonge qui peut-être inconsciemment conduit des jeunes filles à ressembler à Françoise Sagan et c'est lui encore qui pousse des jeunes gens à jouer à James Dean.

La jeunesse craint la vertu parce qu'elle sert d'excuse, quelquefois, pour tromper les autres ou se leurrer soi-même. Parfois aussi, lorsqu'elle est mal comprise, elle invite à un brin d'apathie ou à une sorte de capitulation. Avec courage Teilhard de Chardin n'a pas craint d'affirmer qu'« une fausse interprétation de la résignation chrétienne est, avec une fausse idée du détachement chrétien, la principale source des antipathies qui font si loyalement haïr l'Evangile par un grand nombre de Gentils » [2].

Il y a diverses manières de se résigner et elles ne sont pas toutes vertueuses. Or la jeunesse sent cela avec une cruelle lucidité. Pourtant elle manque de perspicacité lorsqu'elle doit distinguer entre la fidélité à un obscur devoir et la recherche de responsabilités exaltantes. La jeune génération a quelque difficulté à deviner qu'il y a parfois plus de mérite de rester constamment au poste, malgré toute l'amertume de certaines existences, que de partir à l'aventure pour tout conquérir. Une plate résignation diffère infiniment de l'héroïque acceptation de son état de vie : or ce discret sacrifice est essentiellement un aspect de la vertu. Mais on doit reconnaître que pour arriver à en découvrir la valeur, il faut avoir déjà quitté l'adolescence. Ce n'est qu'à l'âge adulte qu'on

1 Pierre Gaxotte, de l'Académie française : *Le monde où l'on triche.* « Figaro littéraire », 19 avril 1958, N° 626.

2 Pierre Teilhard de Chardin : *Le milieu divin.* Paris, Editions du Seuil, 1957, p. 85.

arrivera à estimer à sa juste valeur ce que François Mauriac, dans son Journal a appelé « ce sacrifice à la petite journée dont la pratique, pendant des siècles, a peuplé la France de saintes inconnues dont le sang coule dans nos veines ».

Il n'y a pas qu'en France que ces humbles fidélités ont illustré une nation. On en rencontre sur toute la terre mais il n'est pas toujours aisé de les déceler, car la vertu de ces gens-là n'a rien d'extérieur et de bruyant. Il est facile de comprendre que la génération montante s'attache davantage à de hauts faits ou à un idéal qui sort du quotidien. Et c'est pourquoi elle souhaite entendre parler d'amours merveilleuses et teintées de mystères, comme dans l'histoire du Grand Meaulnes, ou d'aventures grisantes, comme en contiennent les récits de Saint-Exupéry. Certains critiques ont très exactement compris pourquoi cet aviateur réussit, si durablement, à captiver la jeunesse. Un psychologue français, Pierre Blanchard, a écrit : « Saint-Exupéry est, parmi nos contemporains, l'un de ceux qui ont réfléchi, avec le plus de profondeur, sur l'homme ; qui, avec le plus d'inquiétude et d'obstination, de foi aussi, ont recherché la formule d'un humanisme ; qui, au centre de cette formule, ont introduit la catégorie essentielle du dépassement » [1]. Et André Labarthe, faisant une conférence, à l'Université des Annales, consacrée à la cité atomique moderne, disait : « Les livres de Saint-Exupéry, qui parlent d'aviation, sont souvent plus chargés d'humanité que beaucoup de romans folkloriques et paysans » [2].

Telle est, en effet, la formule de Saint-Exupéry qui a su frapper la jeunesse : proposer un humanisme, ou plus simplement une humanité, capable de dépassement. Dira-t-on encore que la vertu semble étrangère à notre époque technique ou à la jeune génération ? Cette dernière souhaite le dépassement, même si elle ne comprend pas toujours qu'il peut s'effectuer aussi dans l'humilité et l'obscurité. Mais en tout cas elle fait la guerre à tous ceux qui se contentent d'une existence terne et prosaïque, qui ne savent pas s'« emballer » et qui refusent de s'engager, ce mot étant très à la mode. Et cette mentalité a conduit de jeunes esprits à confondre parfois le mot « bourgeois » avec l'expression « s'embourgeoiser ». Voilà pourquoi il ne faut pas tout de suite crier à la révolte lorsque l'imprécision des termes fait dire à la jeunesse plus de choses qu'elle ne voudrait ! Simplement on ramènera à une juste mesure des théories qu'un manque de maturité ne permet pas de développer avec satisfaction. Mais en tout cas on n'affirmera jamais que « notre jeunesse est frivole et se moque de tout ». Elle cherche peut-être à donner cette apparence : mais dans le fond il n'en est rien. Elle

1 Pierre Blanchard : *Sainteté aujourd'hui.* Paris-Bruges, Desclée de Brouwer, 1954, p. 144.

2 André Labarthe : *La cité atomique.* Les Annales, août 1952, p. 52.

sait bien, comme l'a écrit Camus, auteur également très apprécié par la jeune génération, qu'« il vient toujours une heure où on se lasse des prisons, du travail et du courage pour réclamer le visage d'un être et le cœur émerveillé de la tendresse » [1].

Exigences respectables

C'est donc un singulier mélange qu'on découvre aujourd'hui dans la jeunesse : d'une part une attitude ironique et frondeuse, et d'autre part une affectivité extrêmement sensible, qui a besoin d'amitié. Dans une pareille synthèse il va de soi que la vertu a également sa place : mais elle ne sera admise que pour autant qu'elle demeure parfaitement sincère. A l'époque de Françoise Sagan, quoi qu'en pensent les lecteurs superficiels, la jeunesse est lasse de l'hypocrisie et aspire à une franchise parfois même brutale. C'est que devant les ruses et les manigances qui existent à tous les degrés sociaux, aussi bien dans un petit coin de province que dans les conférences internationales si multiples actuellement, la jeunesse cherche à opposer une dure objectivité qui supprime les compromis.

Une pareille vertu, même si elle manque fréquemment de souplesse, mérite un profond respect. Stendhal, avec son goût habituel pour la plaisanterie mordante, a écrit que dans certains milieux dits pieux, « il est une façon de manger un œuf à la coque qui annonce les progrès faits dans la vie dévôte »... Or c'est cette dévotion-là qui irrite fortement la génération actuelle. Celle-ci préfère la brutalité à la miévrerie ou au pharisaïsme. Et si on analyse exactement les héros qui passionnent jeunes gens et jeunes filles, dans les livres, sur l'écran ou dans les chansons à la mode, il y a indubitablement un grand enthousiasme pour une nette franchise. C'est toujours ce besoin d'absolu que, sous une autre forme, on retrouve aussi chez ceux qui sont en vénération pour tel ou tel champion sportif.

On comprend dès lors qu'une pareille mentalité influence très nettement la vie familiale, les rapports avec les maîtres et les supérieurs, le respect pour toute hiérarchie. Et en ces matières il faut remercier les psychologues, et même les psychiatres, des précisions remarquables qu'ils ont apportées sur la façon d'aborder filles et garçons, en famille, à l'école, au travail ou ailleurs. Une chose est évidente : c'est que la majorité des jeunes êtres de notre époque a choisi comme idoles des personnages qui jadis n'auraient sans doute pas obtenu la même ferveur. Chacune et chacun con-

1 Albert Camus : *La Peste*. Paris, Gallimard, 1947 (43e édit.), p. 286.

naissent Georges Brassens et Gilbert Bécaud, Louis Armstrong et Sydney Béchet, Françoise Sagan et James Dean. Et ces chanteurs, acteurs ou écrivains ont l'art d'enthousiasmer une jeunesse très hétéroclite, où la formation et la culture diffèrent étonnamment. On ne peut pas aujourd'hui, à moins de paraître nettement vieux jeu, faire abstraction de cette admiration pour des personnages qui, il est vrai, n'en sont pas toujours dignes...

Un juriste français, Henri Joubrel, président de l'Association internationale des éducateurs de jeunes inadaptés, écrivait en parlant de ceux qu'on nomme actuellement « les jeunes », transformant un adjectif en un substantif expressif : « Savons-nous alimenter leur faim d'exploits et d'héroïsme ? Que leur proposons-nous, à la place de James Dean ou de Gilbert Bécaud ? Ne sont-ce pas nous, adultes vieillots, qui trop souvent les décevons ? Qu'une aventure passionnante comme la mise en valeur du Sahara devienne réalisable, et les candidats se présenteront en nombre. Que la crise morale de cette moitié du XXe siècle arrive à se dénouer, qu'un renouveau de spiritualisme s'amorce, et les jeunes recommenceront à nous émerveiller » [1].

Cette faim d'exploits et cet héroïsme sont encore toujours une forme de la vertu acceptée par la jeunesse actuelle. Et souvent des parents ou des maîtres s'effraient devant les idées saugrenues de ceux qu'ils dirigent. Pour être au moins à la hauteur de leur tâche ou bien ils recourront à une stricte discipline, afin de freiner des penchants dangereux, ou bien ils lâcheront toutes les guides pour ne pas faire obstacle aux élans des jeunes coursiers. D'autres encore gémiront, affirmant qu'à notre époque la jeunesse n'a plus aucun respect des gens expérimentés et qu'elle ne veut agir qu'à sa guise. La vertu d'obéissance, dira-t-on, a disparu, et on ne sait plus que faire pour mater tels enfants, tels élèves ou tels inférieurs. L'entreprise est en effet difficile. Mais cela ne signifie aucunement que l'obéissance ne soit plus de mise. Simplement les subordonnés exigent davantage de leurs aînés que jadis.

Les responsables de ceux qu'on appelle les « enfants difficiles » ont fait des enquêtes qui révèlent que la crise d'autorité, dont on parle tant aujourd'hui, est plus apparente que réelle. Seulement il est ardu, de nos jours, étant donné ce besoin d'absolu des adolescents, de savoir s'imposer. Il faut respecter les rêves et les secrets des êtres jeunes : mais ces derniers souffriraient cependant de trop de liberté. Henri Joubrel a écrit : « Pour avoir la paix, combien de maris ne discutent plus avec leur femme, combien de femmes se taisent devant leur mari, et cèdent aux désirs de leurs enfants,

1 Henri Joubrel : *Mauvais garçons de bonnes familles. Causes, effets, remèdes de l'inadaptation des jeunes à la société.* Paris, Aubier, 1957, p. 220. L'auteur est avocat et docteur en droit.

qui ne sont pas satisfaits pour autant de cette faiblesse : le besoin de sécurité, on l'oublie trop, comporte un besoin d'*autorité*. Les jeunes préfèrent être commandés, avec justice et bonté s'entend, qu'abandonnés à leurs seuls instincts et à leurs « caprices ». On leur dit, très tôt, pour s'en débarrasser : « Va jouer avec tes camarades » ou « Voilà de l'argent. Va t'amuser ! ». Même s'ils n'en conviennent pas ouvertement, ils aimeront mieux, quitte à résister ou même à ne pas répondre, qu'on les questionne sur leurs amis et sur leurs distractions. Ils préféreraient au fond de leur cœur qu'on « s'intéresse à ce qu'ils font » (op. cit., pp. 49-50).

Le même auteur explique qu'un questionnaire confidentiel avait été remis à des jeunes délinquants, ou d'autres enfants difficiles, groupés dans un grand établissement de la région parisienne. On leur demanda la qualité la plus souhaitée par eux chez leurs éducateurs. Les réponses devaient demeurer anonymes afin de faciliter la pleine liberté de s'exprimer. Or sur le questionnaire ces jeunes individus inscrivirent, comme réponse la plus fréquente, parlant de leurs supérieurs : « qu'ils aient de l'autorité ». Et Henri Joubrel ajoute cette conclusion : « Pouvoir tout se permettre ne rend personne heureux ».

Si cette enquête, menée en France, est significative, elle donne les mêmes résultats lorsqu'on l'utilise en Amérique. Le Professeur de l'Université de Harvard, Sheldon Glueck, et sa femme, ont poursuivi une enquête du même genre, durant dix ans, avec une vingtaine de collaborateurs qualifiés, sur un groupe de cinq cents jeunes délinquants, venant de Boston. Ces recherches ont démontré que cette jeunesse avait un singulier besoin d'autorité qui sache user d'une conduite ferme et souple, tenant compte de l'affectivité des adolescents [1].

Les différences ne sont donc peut-être pas tellement prononcées entre la jeunesse de notre siècle et celle des temps passés. Comme toujours les êtres jeunes estiment avoir raison envers et contre tout. Mais malgré les excès et l'amoralisme — qui est encore bien plus dangereux que l'immoralisme — de Françoise Sagan, les adolescents attendent autre chose de leurs supérieurs que la faiblesse de dire constamment oui ! L'erreur serait de croire que toute jeune fille ressemble aux personnages de « *Bonjour tristesse* » ou d'« *Un certain sourire* » et de penser que tout jeune homme est un tricheur comme dans le film de Marcel Carné. L'utilité de ces romans ou de ces scénarios est de faire découvrir les besoins de la jeunesse, besoins que l'on peut satisfaire sans parvenir aux solutions excessives proposées.

1 Sheldon et Eleanor Glueck : *Délinquants en herbe*. Lyon-Paris, Vitte, 1956. Traduit de l'américain par le Dr M. Verdun.

On a beaucoup lu le Journal d'Anne Frank, cette petite juive née le 12 juin 1929, et qui dut, en Hollande, vivre cachée dans un pavillon d'arrière-cour, durant la dernière guerre. Or à la fin de l'année 1942 la jeune fille inscrivait dans ses notes : « Je me suis détachée de mes parents, je vogue un peu à la dérive, et j'ignore quel sera mon port d'attache. Tout ça parce que j'ai dans l'esprit un exemple idéal : l'idéal de la femme qui est mère, et dont je ne retrouve rien en celle que je suis obligée d'appeler Mère » [1]. Cette souffrance-là n'indique pas la révolte contre les parents, mais simplement la déception. D'autre part chacun sait le succès qu'a eu le film de James Dean : « *La fureur de vivre* », au point qu'on a même tiré un roman de ce scénario. Dans cet ouvrage il y a un jeune homme fragile, nerveux, dont la mère voyageait, séparée de son mari, laissant son fils aux soins d'une servante noire aussi dévouée que peu capable. Or cet adolescent, qu'on surnommait Platon, explique à ses amis qui est son père : « Ne saviez-vous pas qu'il était un héros ? Il est mort, déchiré par un lion ! Il s'était battu dans la mer de Chine ; il avait trois balles dans l'épaule, avant d'abandonner la lutte. Alors, on l'a fait colonel. Plus tard il s'est fait explorateur en Afrique centrale, et là aussi il s'est distingué. Les indigènes prenaient la fuite, sitôt qu'ils le voyaient arriver. Une fois, il s'est battu tout seul contre trois caïmans. Et à la revue militaire sa poitrine était constellée de décorations. Il ne savait pas lui-même combien il avait de médailles ». Mais voici qu'un camarade fait remarquer au jeune narrateur qu'il fait complètement erreur, car le père en effet vendait des réfrigérateurs à New-York... Alors le pauvre Platon répond, avec un soupir résigné : « Qu'importe, après tout ? Il aurait pu être un héros. Si j'y crois il finira par en devenir un. N'ai-je pas le droit de me fabriquer un père à ma façon ? Peut-être qu'un père imaginaire vaut mieux qu'un père qui vous abandonne. Parfois je pense que cela doit être merveilleux d'avoir quelqu'un dans la maison qui est un vrai père, n'est-ce pas ? » [2].

Que ce soit chez Anne Frank, que ce soit dans « *La fureur de vivre* », on découvre des enfants qui veulent des parents riches de qualités, de puissance et d'autorité. Cette jeunesse ne reproche pas aux aînés la pauvreté ou l'indigence : elle leur reproche un manque de compréhension ou l'absence d'affection désintéressée. Et cela ne permet pas de prétendre que la vertu est morte dans la jeunesse du XXe siècle : celle-ci est tout aussi capable de noblesse et de grandeur que les générations des civilisations plus anciennes. Sim-

1 *Journal de Anne Frank*. Paris, Calmann-Lévy, 1950, p. 69.

2 Nicholas Ray : *La fureur de vivre*. Verviers (Belgique), Editions Gerard, 1956, pp. 173-174. Traduit de l'anglais par Annie Mesritz.

plement elle craint souvent d'utiliser ces termes mêmes de « grandeur » et de « noblesse » : car trop souvent ces mots ont servi d'excuses pour revêtir d'honorables vêtements une turpitude habilement dissimulée.

Un critique américain disait : « De mon temps on ne laissait pas les jeunes filles lire certains livres. Aujourd'hui ce sont elles qui les écrivent »... Il est évident que Françoise Sagan ou Pamela Moore auraient difficilement publié leurs romans à l'époque du Roi-Soleil. Non pas que la cour de France fut alors un puits de vertu ! On voyait Louis XIV se promener dans une vaste calèche, avec la Reine, mais aussi avec Mlle de La Vallière et Mme de Montespan. Et on se pressait au bord du chemin pour voir passer « les trois reines » accompagnant le Souverain qui allait chasser le sanglier... Pour autant, à cette époque, on n'aurait jamais toléré que par écrit on expose, surtout à un âge encore jeune, des thèses libres de toute morale. On sauvait alors les principes dans la théorie, quitte à ne pas les appliquer constamment dans la pratique : quant à la doctrine, la vertu était sauve ! Or la jeunesse actuelle refuse ce compromis.

Ainsi derrière cette jeune mais triste littérature — triste au point de vue moral, sans doute, mais triste aussi au sens propre du terme — faut-il découvrir la déception et la recherche, et non seulement quelque piètre récit qui sentirait le genre pornographique. Tous les psychologues assurent que les jeunes filles et les jeunes gens ont un pressant besoin, plus que jamais, d'être intelligemment aimés. Et c'est ce besoin qu'il importe de découvrir derrière l'ironie et l'amoralisme affichés beaucoup trop bruyamment pour être sincères. Les parents spécialement, qui gémissent devant l'attitude superficielle de tant d'enfants, seront sages de chercher le dialogue confiant avec leur fils ou leur fille. Mais « dialogue » signifie qu'on laisse parler l'autre à son tour, qu'on respecte son opinion, même si avec beaucoup de finesse on doit la rectifier. Et « dialogue » signifie qu'on admet une vie propre à l'autre, qu'on désire épanouir mais non pas détruire. L'adolescent doit sentir que ses parents souhaitent l'aider à devenir adulte et ne veulent pas l'embrigader dans une enfance révolue.

Tel est l'échange indispensable qui permettra que la vertu continue, comme jadis, à perfectionner celui qui agit comme les actes mêmes du sujet, selon les plus vieilles doctrines morales. Mais il ne faut pas, à la première impertinence ou à la première révolte, s'imaginer que tout est perdu et qu'à jamais l'enfant brise avec toute discipline, alors que les meilleurs principes lui avaient été proposés ! « Toute cette jeunesse est trop sensible, et pour se protéger, elle adopte d'instinct une attitude d'indifférence, de bravade, feignant la dureté pour remplacer le courage qui leur fait si

totalement défaut. Les grands garçons aux visages enfantins cachent leur incertitude sous des vestes de cuir et des blue jeans, afin de ressembler — du moins, l'espèrent-ils — à des gangsters ou à des débardeurs ». (*La fureur de vivre*, op. cit. p. 9).

Cette constatation si exacte invite tous les responsables à ne jamais oublier qu'un cœur bat derrière ces vestes de cuir. Et un simple petit mot suffit parfois pour révéler que tout est encore possible, même la vertu la plus exigeante, chez ces êtres qui jouent aux désabusés. L'essentiel est de ne pas se laisser prendre à leur jeu et de leur faire confiance. La remarque de Gilbert Cesbron est perspicace : « Les vieillards français disent volontiers que les jeunes n'ont plus d'idéal lorsque ceux-ci oublient de leur donner leur place dans l'autobus »... [1]. Il convient certainement de laisser sa place à une personne plus âgée, mais il ne faut pas crier qu'on ne peut plus rien attendre de la jeunesse, parce que parfois elle manque de courtoisie. Elle est toujours capable d'actions héroïques, d'entreprises exigeant une grande abnégation. Mais elle oublie souvent des « détails » qui font sans doute le charme de la vie. L'adolescent est encore trop jeune pour saisir ce charme. D'ailleurs il y a des responsables qui manquent parfois d'habileté ou de tact pour habituer les enfants aux « petites » vertus... Et le climat tendu où vivent, dans certains foyers, les jeunes gens et les jeunes filles, ne dispose pas toujours à la vertu. En semaine chacun est absorbé par ses occupations et le dimanche... il arrive parfois ce que Henri Joubrel a résumé en quelques lignes, écrivant : « Beaucoup d'automobilistes, à la recherche d'un dérivatif à leurs tâches hebdomadaires, conservent le volant pendant des heures. L'œil sur le compteur de vitesse pour « tenir leur moyenne », avec de brefs éclairs hargneux vers d'autres conducteurs, toute leur progéniture entassée à l'arrière, ils « font » des kilomètres. Où sont les promenades d'antan, lorsque le père montrait à son fils le nid des oiseaux et les tendres bourgeons ? » (op. cit. p. 65).

Qu'on ne se fasse pas d'illusion... Comme jadis le fils et la fille, à présent « entassés » à l'arrière de la voiture, ont encore besoin d'apprécier les nids d'oiseaux et les tendres bourgeons. Faute de les connaître, ils ne trouvent, pour satisfaire ce sentiment mal exprimé en eux, que de lamentables solutions. Et souvent la vertu en pâtit.

Précisions « cliniques »

Dans l'art de favoriser la vertu chez des êtres encore jeunes, il y a aujourd'hui une catégorie d'érudits qui, plus que par le passé,

1 Gilbert Cesbron : *Chasseur maudit*. Paris, Laffont, 1953, p. 127.

estiment avec raison pouvoir donner de sages directives. Ce sont les médecins. Jadis on aurait compris qu'un pédagogue, un ecclésiastique, un philosophe donnent de solides principes sur la manière de former les adolescents. Fénelon avait écrit un traité sur l'éducation des filles qui mérite audience encore actuellement [1]. Mais voici que de nos jours les médecins se révèlent des conseillers très précieux pour fixer certaines normes qu'on avait peut-être trop négligées dans le temps passé. Et c'est au nom de la biologie que la médecine entre ici en scène. Non pas que les psychiatres, ou simplement les psychothérapeutes, veulent dicter une nouvelle morale qui ruinerait toutes les formes anciennes de l'éducation. Ce que désirent spécialement les médecins, actuellement, c'est d'indiquer comment un adolescent peut devenir sainement un adulte.

Ce délicat passage se réalise en fonction des étranges relations psychosomatiques de l'individu. Il est indéniable que certains héros modernes, qui effraient quelque peu les âmes bien nées, sont de jeunes êtres qui n'ont pas su devenir adultes. Quelques romancières jeunettes ou les personnages de divers films en sont une preuve évidente. Et les praticiens de notre temps, qu'ils soient spécialistes ou médecins de famille, relèvent les exigences physiques et psychiques d'un être qui se développe au siècle d'une technique effrénée [2]. Et on ne saurait objectivement nier que la vertu trouve son compte dans ce zèle médical désireux d'éclairer les responsables sur l'équilibre général des futurs adultes.

D'abord, et en général, la psychologie clinique a cherché depuis quelque temps à établir scientifiquement ce qu'on nomme les « motivations inconscientes » ou les « fausses motivations ». Ces recherches, quand elles sont menées dans un esprit loyal, favorisent la sincérité et veulent épurer la vertu de contaminations névrotiques éventuelles. Il peut se trouver des motifs intéressés derrière des aspirations qui paraissent cependant parfaitement dénuées de mesquineries ou de passions. Il y a des « illusions psychologiques » qui sont capables de tromper un sujet sur ses intentions les plus élevées. Déjà les anciens moralistes avaient senti ce péril : il suffit de relire La Rochefoucauld pour en être convaincu. Mais la psychologie des profondeurs a nettement déterminé, grâce à l'étude du subconscient, des mécanismes qui éclairent singulièrement l'étude de la vertu et qui permettent un aperçu d'autant plus objectif de la morale.

1 Nous avons montré l'actualité de Fénelon dans une étude intitulée : *Education et psychologie, hier et aujourd'hui* (Revue de Psychologie de l'Université de Sao Paulo, 1957, Nos 3-4, pp. 445-462).

2 Voir l'ouvrage écrit en collaboration, intitulé : *Devenir adulte,* et publié par le Groupe lyonnais d'études médicales, philosophiques et biologiques. Paris, Spes, 1958.

Ainsi on se demandera si celui qui ne veut pas quitter sa famille, demeurant constamment auprès de ses parents, ne cultive pas une affectivité d'enfant qui devrait être dépassée. Celui qui cherche la solitude, croyant servir le recueillement, ne fuit-il pas des responsabilités auxquelles il a peur de s'adapter ? Celui qui ne souhaite que des réalisations pratiques, ne cherche-t-il point à s'étourdir, pour ne pas se retrouver seul avec lui-même ? Celui qui se montre agressif avec de jeunes subordonnés, ne compense-t-il pas un retard affectif qui l'écarte des adultes ? Le Dr C. Odier, remarquant combien il est rare et difficile de n'avoir que les qualités de ses qualités, sans en avoir les défauts, écrivait : « Chacun sait que l'humilité peut recéler de l'orgueil, la timidité de l'ambition, la modestie de la vanité. Que la politesse peut cacher une attitude d'autant plus malveillante qu'elle est plus formelle » [1].

Cette tendance de la psychologie clinique sert la cause de ceux qui ne veulent pas de tricherie ou d'hypocrisie dans la manière de vivre ou d'aider les autres à vivre. Ce n'est pas manquer de respect à la vertu puisque celle-ci demande qu'on conforme ses actions à sa nature. Il est indiqué de purifier cette conformité de tous les éléments louches possibles. C'est rejoindre aussi les aspirations d'une génération qui se refuse à des conseils vaporeux, éloignés de la stricte réalité et cachant parfois de pénibles équivoques.

Ensuite, s'attachant plus spécialement à l'adolescence, un refrain constant dans l'actuelle littérature médicale est de souligner que la privation d'amour est peut-être la seule chose qu'un être jeune est incapable de surmonter. Car la tendresse apparaît « une de ces vitamines indispensables à la vie, à la croissance, à l'assimilation même des aliments » [2]. Ce rôle considérable de l'affectivité est souligné par les médecins de tendances les plus diverses. Jadis on a sans doute trop concentré les efforts éducatifs sur l'intelligence et la volonté de l'enfant, en oubliant que la vertu est dépendante également de la sphère émotive. Le freudisme a considéré surtout l'aspect nettement sexuel de l'individu. Même si tout ne mérite pas, dans cette doctrine, une admiration aveugle, il faut bien admettre que le médecin viennois « a eu le grand mérite d'aborder avec courage un chapitre de la connaissance de la nature humaine, devant lequel on avait trop souvent la tendance à se voiler la face, à se couvrir la figure tout en regardant entre les doigts »...

Cependant l'affectivité, qui est aujourd'hui à l'honneur, comporte infiniment plus que l'aspect limité des tendances érotiques.

1 Dr Charles Odier : *Les deux sources, consciente et inconsciente, de la vie morale.* Neuchâtel, Editions de la Baconnière, 2e édit., 1947, p. 84.

2 Dr André Berge : *Le métier de parent (Du mariage des parents au mariage des enfants).* Paris, Aubier, 1956, p. 16.

Elle désigne toutes les impressions de l'émotivité et l'on cherche, au nom de considérations biopsychiques, à harmoniser ces impressions avec le milieu où le sujet évolue. Les médecins demandent donc aux parents et aux éducateurs de ne pas perdre de vue le besoin d'attachement et la sensibilité des êtres jeunes. Dans les ouvrages de psychologie expérimentale on rencontre des exemples renversants d'inhibition due précisément à un désordre affectif. Et cette perturbation rend très difficile l'exercice de la vertu. Encore une fois on a peut-être trop songé à épanouir la volonté et l'entendement de l'adolescent, oubliant que l'être humain est un microcosme compliqué où le cœur, au sens de Pascal, a une place capitale. On aborde souvent les humains, lorsqu'on a mission de les guider, avec une raison qui ne pense qu'à des syllogismes ne souffrant pas d'exception. Et s'il faut bien admettre que les jeunes générations n'ont pas un faible marqué pour les intellectuels purs, ne serait-ce pas qu'on a oublié les espoirs et les rêves de ceux qui attendent une réponse à leur affectivité, qui cherchent cette tendresse que les médecins nomment une vitamine indispensable et qui est éloignée de toute sensiblerie désagréable ?

Déjà Bergson avait dit : « Savants et philosophes sont trop portés à croire que la pensée s'exerce chez tous comme chez eux, pour le plaisir » [1]. Actuellement on a plutôt tendance à utiliser la pensée pour des réalisations directes et concrètes. L'essor étonnant des sciences dites exactes favorise cette mentalité. Or c'est dans ce climat-là que vit la jeunesse et elle en subit l'influence.

D'ailleurs même si un adolescent s'avère peu capable dans le développement de ses puissances intellectuelles, qu'on se garde de le juger un propre à rien. La vertu demande qu'on respecte sa nature. Un jeune homme ou une jeune fille peuvent parfaitement s'épanouir sans être nécessairement toujours à la tête de la classe. Ce sont les médecins encore qui insistent sur ce point, remarquant que chez tel élève il faudra un effort presque surhumain pour devenir le premier de sa classe, tandis que chez un autre l'entreprise sera un jeu. Il est insensé de mépriser un enfant parce qu'il révèle une certaine incapacité intellectuelle qui ne lui permet pas de réaliser les rêves que ses parents avaient fait pour lui. Trop de parents souhaitent leur propre bonheur à travers l'enfant, en négligeant de chercher d'abord l'épanouissement de l'adolescent pour lui-même. Anne Frank écrivait un jour dans son *Journal* : « Tout ce que je demande, c'est l'amour de Père, son affection véritable non seulement pour son enfant, mais pour Anne telle qu'elle est » (op. cit. p. 69).

1 Henri Bergson : *Les deux sources de la Morale et de la Religion.* Genève, Editions A. Skira, 1945, p. 158.

Le Dr A. Berge, qui est directeur du Centre psycho-pédagogique de l'Académie de Paris, a décrit avec beaucoup d'esprit cette souffrance d'un enfant décevant l'espoir qu'on avait mis en lui : « Dans une lignée brillante, on découvre tout à coup un individu qui fait figure de pauvre sire : il est étouffé par tous ses père et grands-pères qui ont été reçus uniformément premiers au concours de la plus renommée des grandes écoles scientifiques. Quel poids sur ses épaules ! Dès le début de sa vie, on lui a fait entendre qu'il déshonorerait la famille s'il ne tenait pas le rang qui est de tradition chez elle. A la moindre erreur dans sa table de multiplication « serinée » dès le berceau, on l'a convaincu de son infériorité et de son impuissance. Peut-être aurait-il eu d'autres goûts littéraires ou artistiques par exemple ; mais il faudrait alors accomplir une sorte de révolution qui risquerait de faire tressaillir les ancêtres dans leurs tombes. Non, non, puisque l'on n'est bon à rien, il ne demeure qu'une ressource : se contenter de chercher à se faire aimer par une docilité passive et une attitude infantile qui ont au moins l'avantage de gagner la commisération et l'indulgence » (op. cit. p. 72).

Plus tard, le pauvre sire risque bien de devenir un triste sire. Et quand un étranger viendra à le questionner il sera bien étonné de voir toute l'agressivité de ce jeune homme, ou de cette jeune fille, à l'endroit de parents qui cependant ne désiraient que le bien de leur progéniture. Seulement ce bien était escompté en fonction de projets établis d'avance, alors qu'il fallait l'élaborer d'après les possibilités de l'enfant. Et on sera surpris du lamentable avenir de ces jeunes êtres qui avaient de si bons parents ! Mais ceux-ci ont oublié que toute vertu, aussi bien chez leurs enfants que chez eux, dépend d'une multitude de conditions physiologiques et psychiques. La médecine l'enseigne et l'endocrinologie a révélé comment tel défaut était entretenu, si pas causé, par telle fonction ou tel organe déficients.

Le Dr A. Carrel disait qu'il est plus difficile de pratiquer les vertus quand nos glandes endocrines sont en mauvais état [1]. On libère un névrosé de son anxiété en recourant aux hormones des surrénales. On explique la haine par une perturbation d'hormones sexuelles qui serait à l'origine d'une agressivité violente. On prétend que la paresse serait en relation avec les capsules surrénales. On assure que la colère n'est pas étrangère à une hypertrophie de la thyroïde : et ainsi de suite. Au moyen âge ou à l'époque de Fénelon on ne possédait pas toutes ces précisions. Les penseurs de ces temps-là savaient cependant parfaitement l'importance des « humeurs ». Et même si le laboratoire n'avait pas éclairé davan-

1 Dr Alexis Carrel : *Réflexions sur la conduite de la vie.* Paris, Plon, 1950, p. 195.

tage le problème des relations psychosomatiques, on supposait déjà les liens étroits reliant le psychisme au corps et vice versa. Mais enfin aujourd'hui la vertu a trouvé des alliés chez les médecins, pour autant qu'on ne tombe pas dans l'exagération... Grâce à la psychologie clinique on saisit davantage que le jeune homme ou la jeune fille ont besoin d'un climat intérieur et extérieur favorable pour arriver à un équilibre qui favorise la vertu. C'est encore le Dr Carrel qui disait que l'hypophyse rend possible l'amour, la haine, l'enthousiasme et la foi...

Ce sont ces divers principes qui ont permis de repenser l'importance de l'affectivité dans les conduites humaines. On comprend donc que les spécialistes avertissent les éducateurs de ne pas trop exiger d'un être jeune, sans auparavant se demander de quoi il est capable. Le Dr A. Berge cite un cas illustrant habilement la délicatesse, ou l'indélicatesse, dont peuvent faire preuve des parents désireux de voir leur enfant être un parfait élève : « Jean-Paul n'a jamais connu aucune tendresse maternelle ; mis en pension, quand il écrit à ses parents, on lui renvoie ses lettres en soulignant à l'encre rouge ses fautes d'orthographe : il doit recommencer la lettre comme un devoir et la renvoyer sans une faute. Cela ne prédispose guère aux épanchements et n'encourage pas non plus à faire des efforts dans les dictées. Quelle rancune on peut en concevoir contre la grammaire et l'orthographe » (op. cit. p. 73). L'auteur remarquait alors qu'il y a beaucoup de préoccupations vitales pour l'enfant qui peuvent faire passer les préoccupations scolaires au deuxième plan.

Ces soucis vitaux montrent bien qu'on ne doit pas uniquement disposer les adolescents aux vertus intellectuelles, mais qu'il convient de les armer complètement pour faire face à la vie.

Affection intelligente

Les ouvrages de psychologie répètent constamment que les individus qui se conduisent parfois d'une manière déplorable n'ont pas toujours été des adolescents « non aimés » mais souvent « mal aimés ». Avec beaucoup d'humilité, parlant des jeunes gens et des jeunes filles modernes, Henri Joubrel a écrit : « Pour mieux sympathiser avec eux, pour conserver ou reprendre le dialogue, appliquons-nous à voir autant leurs qualités que leurs défauts. Sachons reconnaître qu'en général ils font preuve, beaucoup plus que ceux d'hier, de réalisme et d'une saine ouverture sur le monde ; qu'ils témoignent d'un goût de sincérité, de vérité, infiniment respec-

table, et que nous n'avions pas quand nous avions seize ans » (op. cit. p. 219).

Il est évident que trop de livres et de films ont laissé croire à une absence totale de morale dans la jeunesse. Or ce goût de la sincérité et de la vérité est au contraire une manifestation de tendances vertueuses. Ces jeunes gens et ces jeunes filles capables de tout, dans les scénarios d'écrans, sont à vrai dire des êtres à la recherche d'un monde où il ferait bon vivre parce qu'on s'y sentirait dans un climat d'amitié. Les tricheurs se lassent de tricher, tant leurs essais aboutissent tous à une lamentable faillite. Il faudrait alors présenter à cette jeunesse qui triche, par jeu ou par désespoir, des moyens de donner un sens clair à leur vie. On a raison de dire qu'il y a une soif de sincérité plus forte actuellement que jadis. Mais à cause de cela aussi la jeunesse devient injuste, s'imaginant trop que les générations précédentes, qui s'accommodaient aisément de certains compromis, n'ont rien fait de bien ni de valable. Peu à peu l'âge permettra à des adolescents de mieux juger leurs aînés. Ces derniers doivent cependant apprécier ce réalisme actuel qui cherche la franchise derrière la dureté de certaines réactions. Il importe de ne pas mal aiguiller cet enthousiasme, en paralysant des forces qui demandent à être utilisées.

A ce propos les médecins citent des cas navrants d'aînés qui furent complètement à côté du problème posé par les plus jeunes, et ceci même dans les familles. Un spécialiste lyonnais, le Dr A. Arthus, raconte l'histoire d'une mère venue le trouver au sujet d'un grand fils de dix-neuf ans, Victor, qui a passé son bachot non sans difficulté. Il devait entrer à l'Université mais ne parvenait pas à choisir sa voie. La mère souligne que ce fils unique n'a jamais apporté que des satisfactions à ses parents, si ce n'est par rapport à ses études où tout fut très malaisé. Victor est affectueux, obéissant et n'a même aucune velléité d'indépendance. Et elle ajoute : « Grâce à un effort de tous les instants, nous sommes arrivés, mon mari et moi, à ce que Victor, à dix-neuf ans, soit encore d'une parfaite innocence, non seulement de fait mais d'information : il ne sait rien, ce qui s'appelle rien, et ne s'intéresse du reste pas le moins du monde à ces « tristes questions sexuelles ». Sans doute, ce résultat a-t-il été chèrement acquis : il a fallu supprimer tous les livres de la bibliothèque ou presque tous, ne jamais lui laisser lire un journal sans l'avoir préalablement expurgé, ne jamais lui laisser fréquenter aucun camarade sans la présence de sa mère ou d'une gouvernante sévère et attentive. Il n'a pas fréquenté l'école et a été élevé par un précepteur »... Le Dr Arthus ajoute que le résultat de pareils procédés est que l'évolution psychique pubertaire, théoriquement, a été totalement escamotée chez ce garçon de dix-neuf ans. Et comme le médecin ne félicitait pas la mère, celle-ci le supplia

d'au moins ne rien dire à son fils qui puisse l'éclairer « sur des sujets aussi scabreux » ! [1].

Ce n'est pas ainsi qu'on cultive la vertu chez des adolescents. Et Mme de Chartres n'avait certainement pas agi de la sorte avec Mme de Clèves. Une si parfaite incompréhension du problème risque de compromettre tout l'avenir d'un enfant. Plus tard ce sera la révolte et l'accusation contre des parents qui furent eux-mêmes, sans le vouloir, des tricheurs. Ces phénomènes, paralysants pour l'adolescent, surviennent aussi dans l'éducation scolaire. C'est encore le Dr Arthus qui fait cette constatation : « Combien d'enfants auxquels je demandais pourquoi ils avaient passé une détestable année scolaire, alors que les années précédentes leur travail avait été bon, ne me répondirent-ils pas que, dès le début, leur professeur principal les avait traités d'idiots sans explication complémentaire et les avait avertis que, dans ces conditions, ils ne parviendraient à rien réussir. Il était bien inutile dès lors de faire un effort quelconque ; on ne remonte pas à contre-courant » (op. cit. pp. 56-57).

Il y a une ressemblance entre les deux cas cités par le médecin lyonnais. D'une part des parents ont trop cultivé la naïveté d'un grand garçon, ne lui faisant pas confiance au point d'enrayer un développement pubertaire indispensable. D'autre part les maîtres ont implanté un sentiment d'infériorité dans l'esprit de jeunes étudiants qui abandonnent le combat avant même de s'être engagés.

Mais il y a aussi un autre excès possible, source de non moindres ravages. C'est celui qui consiste à trop faire confiance à la jeune génération, à croire que son jugement est assez aiguisé pour estimer exactement n'importe quelle erreur. Un jeune homme, proche du baccalauréat, devait un jour choisir, comme sujets de rédactions françaises, entre les deux titres suivants : « La culture est fille du plaisir et non pas du travail » et « L'oisiveté est la mère de toutes les vertus ». Un esprit mûr, expérimenté, pourrait éventuellement tirer quelques bonnes conclusions de ces aphorismes contraires aux maximes habituelles. Mais ce n'est certainement pas à seize ou dix-huit ans qu'une jeune fille ou un jeune homme possèdent la maturité nécessaire pour découvrir objectivement le rôle du plaisir dans la culture ou l'influence de l'oisiveté sur les vertus. Trop facilement on croit plutôt que le travail n'est pas si indispensable pour le progrès de l'humanisme et avec complaisance on favorise cette oisiveté qui engendre, dit-on, la vertu. Il importe de ne pas pousser trop loin le goût du paradoxe chez des êtres jeunes qui, aujourd'hui, y sont déjà très disposés. Le plaisir et l'oisiveté

1 Dr André Arthus : *Un monde inconnu : Nos enfants*. Bruxelles, Castermann, 1952, 2e édit., pp. 173-174.

sont précisément un objet de culte dans les romans de Françoise Sagan. L'auteur ne semble pas avoir compris ce que peut apporter le vrai plaisir ou cette saine oisiveté qui se nomme le loisir.

Chez les contemporains de cette romancière la vertu dépend donc grandement d'une autorité intelligente. Mais alors la vertu est possible, quoi qu'en pensent ceux qui font volontiers le procès de la génération montante. Les médecins spécialisés l'ont rappelé avec bonheur à tous les responsables, tel le Dr M. Eck écrivant : « Fais ce que tu veux, mais surtout fiche-moi la paix » : belle formule en vérité, qui n'est pas don de la liberté, mais recherche égoïste d'une tranquillité personnelle. Il ne faut pas croire que les enfants apprécient sans réserve cette liberté excessive. Ils en comprennent rapidement le sens égoïste et ils en témoignent fréquemment » [1].

Le grand problème est donc de se mettre à la place de l'adolescent. Et la vertu s'épanouira aujourd'hui encore comme à l'époque de Mme de La Fayette, malgré les obstacles qui ont toujours existé. Mais il faut reconnaître que le mérite des jeunes gens et des jeunes filles est plus grand actuellement tant, de tous côtés, ils peuvent être déçus dans leurs rêves ou dans leurs espoirs. Anne Frank inscrivait dans son Journal, en juillet 1944 : « Voilà la dureté de cette époque : à peine idéalismes, rêves, belles espérances ont-ils le temps de germer en nous, qu'ils sont aussitôt atteints et totalement dévastés par l'épouvante de la réalité » (op. cit. p. 302). L'essentiel est qu'intérieurement la jeunesse demeure plus forte que ses déceptions.

Etre soi-même

Dans ses entretiens sur la musique, le célèbre chef d'orchestre Wilhelm Furtwaengler fait une constatation riche en enseignements: « Dernièrement, il m'arriva de passer quelques heures dans le hall d'un grand hôtel. On y jouait de la musique légère. Je me trouvais en société ; mais cependant j'étais, comme d'habitude, distrait par la musique. Je ne pouvais pas m'empêcher d'écouter ; et j'admirais l'élégance, l'aisance naturelle de ces musiciens, et les qualités de rythme et de sonorité fort subtilement déployées par leur ensemble. Chacun y tenait intelligemment sa partie, aucun ne manquait ni de nature, ni de passion. Ils jouaient surtout des fragments d'opéras français et italiens ; mais aussi une valse de Strauss, et des bouts

1 Dr Marcel Eck : *Autorité et liberté entre parents et enfants.* In « Etudes », octobre 1957, t. 295, p. 31.

de Tchaïkovsky ou de Wagner. Mais finalement voici du Beethoven : l'ouverture de Coriolan. Et, comme par désenchantement, tout à coup, plus de liberté dans leur jeu. Plus d'élan, plus de passion, plus d'appétit musical : toutes les qualités remarquables qui m'avaient fait admirer ces musiciens avaient disparu. Eux-mêmes — je m'en rendis compte en leur parlant — ne s'en étaient pas aperçu le moins du monde : leur Coriolan était — croyaient-ils — simplement « conforme au style classique » [1].

Ce que Furtwaengler écrit de la musique paraît étonnamment s'appliquer à la jeunesse. Elle a besoin de se passionner pour un idéal qui correspond à sa nature, aux goûts de personnages du XXe siècle. Si on leur impose un idéal qui est d'un autre temps, ou surtout qui est présenté sous une forme périmée, les jeunes gens d'aujourd'hui risquent de s'y adonner par devoir ou par discipline, mais ils ne seront pas heureux parce qu'ils se sentiront étrangers dans ce climat. On ne doit pas exiger d'eux un immuable « style classique » puisqu'ils sont capables d'écrire des romans dans le genre de ceux de Françoise Sagan. Toute leur manière de vivre doit répondre au rythme auquel la civilisation les habitue, sans que cela nécessairement aboutisse à des excès pitoyables ou à des gâchis. Il faut tâcher de leur faire confiance en admettant d'avance que leur « vertu » va un peu effrayer les aînés. Henri Joubrel disait : « Montrons-leur des chemins débouchant sur l'espoir, et sans nous vexer s'ils en prennent d'autres qui leur conviennent mieux » (op. cit. p. 220). Les vieilles notions d'héroïsme, d'altruisme, de renoncement et de sacrifice n'ont pas quitté l'humanité ni la jeunesse. La vertu est actuelle si on veut bien la voir, pourvu qu'on admette la sincérité un peu impérative de ces jeunes gens et de ces jeunes filles souffrant quand même de découvrir tant de tricheurs autour d'eux.

Le Dr Berge rapporte ce fait singulier : « J'ai connu une dame aussi anxieuse que bien intentionnée, qui allait jusqu'à utiliser un policier privé pour contrôler tous les actes de son fils de seize ans. Un rapport du policier indiquait par exemple que le jeune homme était sorti, avait rencontré quelques camarades, jeunes gens et jeunes filles, avait causé avec eux, avait mis sa main sur l'épaule d'une jeune fille, qu'ensuite ils étaient tous allés chez le pâtissier et qu'il avait enfin quitté ses camarades pour rentrer chez lui. L'excellente femme était affolée de ces faits et gestes anodins » (op. cit. p. 171). Le médecin concluait que si jamais le garçon fait un jour quelque réelle bêtise « il sera certainement impossible de faire comprendre à la mère qu'elle en aura été elle-même en grande partie responsable par son excès de surveillance et sa méfiance continuelle ».

1 Wilhelm Furtwaengler : *Entretiens sur la Musique*. Paris, A. Michel, 1953, p. 27.

Cette mère empêchait son fils d'être lui-même. Rien ne laissait supposer que l'enfant était dévergondé. On voulait lui faire jouer le « style classique » alors qu'il préférait la « musique légère » de son âge. Quand elle avait seize ans la mère certainement n'était pas allée prendre le thé chez le pâtissier, en compagnie de joyeux garçons, alors que l'adolescent moderne le faisait avec des jeunes filles. Dès lors cette femme ne pouvait imaginer, même en l'absence de motifs alarmants, que son fils réussît à agir ainsi sans tomber dans quelque piège. La vertu, qui sait admettre une certaine souplesse tout en ne reniant pas des principes fermement établis, n'exige point un mode de vie complètement uniforme au cours des générations qui se succèdent.

D'ailleurs, avant que l'on parle des tricheurs, Marcel Proust estimait que nous sommes dupes d'une illusion quand, entendant parler d'un célèbre vieillard, nous nous fions d'avance à sa bonté, à sa justice ou à sa douceur d'âme : « Je sentais qu'ils avaient été, quarante ans plus tôt, de terribles jeunes gens dont il n'y avait aucune raison pour supposer qu'ils n'avaient pas gardé la vanité, la duplicité, la morgue et les ruses » [1]. Or la génération actuelle déclare la guerre à cette duplicité et à ces ruses. Mais en livrant ce combat elle tombe parfois dans un excès contraire, usant d'une ardeur qu'il serait indispensable de tempérer. Pour autant il est très indiqué de parler de vertu actuellement. Il y a chez les contemporains de Françoise Sagan un enthousiasme qu'il n'est pas toujours facile d'utiliser : mais cependant la disponibilité est là.

* * *

Ces considérations et les textes cités ont cherché à montrer que c'était injuste et peu objectif d'imaginer la jeunesse actuelle incapable de vertu. C'est une mode qui est devenue pénible et lassante de ne présenter aujourd'hui les jeunes gens et les jeunes filles que sous un jour négatif et déprimant. Les grands films dont on parle répètent complaisamment que la jeunesse actuelle ne songe qu'à faire la noce, à se révolter contre leurs parents, à briser avec toutes les valeurs traditionnelles. Les romans qui se discutent sont des narrations, bien écrites peut-être, mais qui ne décrivent qu'un lot restreint de la jeunesse. Les auteurs prennent plaisir à forcer un peu la note, car tout ouvrage légèrement scandaleux a d'avance quelque chance de faire son chemin... Mais de là croire que la vertu, au siècle de Françoise Sagan, est étrangère aux adolescents ou à ceux qui ont passé vingt ans, est une absurdité. De même, il y a

1 Marcel Proust : *A la recherche du temps perdu.* Paris, Gallimard, 1927, T. XV, p. 94.

quelque temps, le théâtre et les romans de Jean-Paul Sartre, ou ceux de Simone de Beauvoir, proposaient une certaine humanité. Mais on ne pouvait déduire de là que chacun, dans la vie, deviendra le Roquentin de *La Nausée !*

Il est beaucoup plus sage de chercher, à travers cette littérature et ces films, la manière de venir fructueusement à la rencontre de ceux qui prendront la relève, de comprendre le mérite d'une jeunesse si bousculée, de deviner, à travers les expressions modernes, les vieux rêves, toujours les mêmes à cet âge quant au fond, même s'ils diffèrent par la forme. Il ne faut pas froisser trop directement ce goût un peu catégorique de l'absolu, cette sincérité un peu raide, que les psychologues relèvent dans l'actuelle jeunesse.

On dirait aujourd'hui à un jeune homme ou à une jeune fille les mots que le Cardinal de Richelieu inscrivait dans son Testament politique, qu'ils se lanceraient dans les plus violentes critiques : « Il est certain que la vertu d'une personne de bon lieu a quelque chose de plus noble que celle qui se trouve en un homme de petite extraction » [1]. Cette vertu-là crisperait la génération actuelle, alors que la phrase du Cardinal, mûrement pesée, contient un enseignement qui n'est pas méprisable. De même, La Varende, faisant revivre une société ancienne, écrit : « Un grand seigneur se doit à lui-même d'être heureux ou, au moins, de le paraître. Cela explique la façon dont les gens bien nés accueillent la mort autour d'eux, même la leur: en lui accordant le minimum d'emprise » [2].

Ce refus du chagrin et de la désolation, simplement parce qu'il convient en certains milieux de paraître toujours heureux, ne sera pas goûté de la jeunesse actuelle. Elle ne comprendra pas la grandeur de ce persistant sacrifice. Aussitôt qu'il y a un masque la jeunesse s'imagine que ce n'est qu'hypocrisie et fausseté. Et cependant, sans se l'avouer, les jeunes gens et les jeunes filles portent souvent un masque dans leur fureur de vivre ou dans leur apparente tricherie.

La vertu, ont donc dit les moralistes, veut qu'un individu vive conformément à sa nature, et Furtwaengler a montré dans l'art la nécessité d'une pareille conformité. La jeunesse ne l'oubliera pas si les aînés ne refusent point leur aide. André Chamson écrivait : « On ne pleure pas à douze ans, quand on doit renoncer aux rêves de l'enfance. On ne pleure pas de ne plus vouloir être général ou chef de gare. On sort d'une féerie pour entrer dans un monde merveilleux. Mais comment ne pas pleurer à vingt ans, quand il faut renoncer aux rêves de l'adolescence ? On a beau se bercer d'es-

1 *Testament politique du Cardinal de Richelieu.* Paris, Laffont, 1947, Edition Louis André, p. 238.

2 La Varende : *M. le Duc.* Paris, Flammarion, 1958, p. 259.

poirs, on heurte déjà à la vie »[1]. Toute jeunesse connaît ce choc. Mais il est plus violent aujourd'hui tant les différences entre les générations, qui ont toujours existé, sont encore davantage accentuées.

Des esprits légers diront que les rêves ont disparu de l'actuelle génération, car celle-ci ne veut que du concret et du pratique, et nous sommes au siècle de l'efficacité. Il ne faut pas longtemps fréquenter la jeunesse, dans des milieux très divers, pour saisir combien cet argument est insensé. Les psychologues insistent beaucoup, à ce propos, sur cette ferveur des jeunes gens et des jeunes filles pour la chanson d'aujourd'hui. On explique qu'une jeunesse, hantée par l'incertitude des lendemains, vient puiser dans la chanson une espèce d'opium qui apporte l'oubli et l'illusion du bonheur. On souligne l'aspect essentiellement individualiste de la chanson moderne, qui répond aux besoins « d'une génération avide de liberté, hostile aux embrigadements, aux slogans imposés ». On observe que cette jeunesse traduit son besoin instinctif de vivre, à travers les mots, les thèmes et les rythmes. Bref, avec le roman et le film, la chanson doit aussi apporter une lumière sur la génération de Françoise Sagan. On verra par là combien l'affectivité, sans aucun sentimentalisme, a un besoin très grand d'entretien chez ces êtres jeunes que l'on croit sans vertu...

Il s'est écoulé trois siècles entre Mlle de Chartres et Françoise Sagan. Beaucoup de choses se sont modifiées : mais pour autant la vertu existe toujours, différente par ses aspects extérieurs, identique dans ce qu'elle signifie. Colette n'a pas tellement changé la vertu de place, comme le croyait Jean Cocteau... Car si la disposition de vivre conformément à sa nature changeait trop de place, on ne pourrait bientôt plus parler de vertu, étant donné les fondements immuables que comprend le terme « nature ». A l'époque de la Princesse de Clèves on trichait aussi à la Cour. Seulement, malgré tout, il y avait plus qu'aujourd'hui peut-être la conscience d'un esprit de sacrifice indispensable à la vie.

Saint-Exupéry traite admirablement le cas de Mme de Clèves, lorsqu'il écrit : « Et moi je pense que, il n'y a pas trois cents ans, on pouvait écrire *La Princesse de Clèves* ou s'enfermer dans un couvent pour la vie à cause d'un amour perdu, tant était brûlant l'amour. Aujourd'hui, bien sûr, des gens se suicident. Mais la souffrance de ceux-là est de l'ordre d'une rage de dents » ! (*Un sens à la vie :* op. cit. pp. 229-230). Cocteau ne partagerait certainement pas cet avis. La différence entre un amour brûlant du XVIIe siècle et le genre « rage de dents » du XXe siècle marque l'évolution de l'idée qu'on se fait de la vertu, mais cela ne signifie pas que celle-ci,

1 André Chamson : *La neige et la fleur.* Paris, Gallimard, 1951, pp. 246-247.

comme telle, ait changé. Il n'y avait évidemment pas que des amours brûlantes au grand siècle, comme il n'y a pas que des « rages de dents » de nos jours... Eveline Mahyère, qui se suicida si jeunette, parlant d'une « héroïne » qui échoua volontairement au baccalauréat, par esprit d'indépendance, écrivait : « Que désirait-elle, que voulait-elle donc ? L'impossible, mais un impossible si vaste, si diffus, qu'elle ne pouvait le saisir » (*Je jure de m'éblouir*, op. cit. p. 140).

Il faut sans doute souhaiter à la génération de Françoise Sagan de ne pas trop désirer l'impossible, sous peine de s'écarter de la véritable vertu. Car cette dernière demande, à chaque époque de l'histoire, qu'on accepte sa nature et qu'on la perfectionne selon les possibilités offertes, mais non d'après un plan dépassant le retour au réel. La vertu ne sera jamais morte, aussi longtemps qu'un individu veillera à faire fructifier tous ses dons. L'effort engagé par cette vigilance change d'aspect selon le siècle, mais dans sa base il est le même, ou devrait le demeurer, que l'on soit la fille du Vidame de Chartres ou Françoise Sagan. Car la nature humaine ne change pas dans ses propriétés. Et c'est simplement en respectant cette nature rationnelle, volitive et affective de l'homme qu'on pratique la vertu.